

Spem vultu simulat, premit altum corde dolorem.
Sur son visage il affiche l'espoir,
mais il réprime, profonde en son cœur, une angoisse.
(Virgile)

En 1348, Florence fut ravagée par une épidémie de peste. Réunie à Santa Maria Novella, une petite troupe choisie décida de quitter la ville pour se retrouver sur une colline à l'extérieur de la cité (j'ai toujours aimé à penser que ce fut à Fiesole). Comme il fallait bien occuper le temps, Pampinea, Filomena et autres Lauretta (on accusa Boccace de philogynie) mais aussi Panfilo, Filostrato ou Dioneo, chaque jour raconteraient une histoire. Ainsi serait né Le Décaméron.

Nous voilà enfermés chez nous sans doute pour deux mois, sans autre occupation possible que de lire et d'écrire, si l'on exclut Netflix et les petits anges à garder et même à contenir.

Un Libellio par jour nous a paru au-delà de nos capacités. Mais un par semaine ? Il s'agirait d'un Dechebdomadas (si mon pauvre grec est correct, ce qui serait bien étonnant). Le mot sonne de toute façon bien moins joliment que Décaméron et il a donc fallu trouver autre chose. Nous avons appelé cette série Coronam en raison de l'adage : ne cueille pas la couronne (Coronam ne carpito). Il signifie : respecte les lois de ta cité (car en ne les respectant pas, tu fais tomber les murailles qui la protègent comme une couronne) ; mais il peut également signifier : évite de cueillir le Covid-19 en restant chez toi.

Si nous n'atteignons pas à du Boccace, du moins donnerons-nous un peu de lecture à d'autres confinés.

Voici donc le premier numéro, première semaine. Il est composé de deux dossiers : l'un fait de carnets de confinement et l'autre consacré à la musique.

Le 11 mars dernier, deux chercheurs rencontraient le directeur de la politique spatiale européenne et son équipe. Avant de reprendre le Thalys, ils eurent le bonheur de se laisser enchanter par les Metsys, Brueghel et Magritte des musées de Bruxelles. Quelques jours après, le confinement entrainé en vigueur et tout voyage était interdit. Ces merveilles nous parlent moins d'un passé que d'un futur où nous pourrions à nouveau nous déplacer, et aller courir les revoir un jour où Bruxelles brussellera à nouveau.

Bonne lecture et bonne écoute.

CARNETS DE CONFINEMENT

5

Introduction

7

Pensées pour soi, écrites par d'autres

Hervé Dumez

11

Témoignage de chercheur : observer les personnes au travail en étant aveugle, sourd et immobile ?

Marie-Rachel Jacob

13

Questions de distanciation

Hervé Dumez

17

Confinement

Michel Villette

19

Petit essai d'auto-dérision en ces temps de coronavirus

Jean-Michel Saussois

21

Le sentiment de l'exil

Hervé Dumez

MUSIQUE

25

Introduction

27

Penny Lane

Hervé Dumez

29

Les pleurs de Willemsden

Hervé Dumez

31

Domenico Scarlatti, ou l'amour du jeu

Hervé Dumez

*Ce numéro est dédié aux équipes des services de réanimation,
et notamment celle de l'hôpital Bichat*



Rédacteur en chef : Hervé Dumez
Secrétariat de rédaction : Michèle Breton
Relectrice : Camille Toussaint
<http://lelibellio.com/>
ISSN 2268-1167

Dossier
Carnets de confinement



*Sans titre (quatre rochers
dans un intérieur),
René Magritte (1952),
Musées Royaux de Belgique*

Chacun a dû
s'adapter
au confinement,
expérience très
particulière.

D'où ces carnets, faits de
quelques textes d'auteurs divers
et de nature différente ■

Pensées pour soi, écrites par d'autres. Ou les plaisirs et les jours (et les manques...)

Hervé Dumez

Réveil

Au petit jour, lorsqu'il t'en coûte de t'éveiller, aie cette pensée : c'est pour faire œuvre d'homme que je m'éveille. N'aurais-je été formé que pour rester couché et me tenir au chaud sous mes couvertures ?

(Marc-Aurèle)

Chaque matin, une fois éveillé, regarder se lever le jour

Voici ma prière : ce jour si beau, ce jour radieux, puisse la blanche aurore nous l'apporter avec ses chevaux de rose¹.

(Tibulle)

Profiter des petites amabilités de la vie

Salut à vous, chères petites amabilités de la vie, qui en adoucissez la route !²

(Laurence Sterne)

Malgré quelque nostalgie...

J'ai toujours eu l'amour des terrasses de café, et la conception la plus flatteuse du paradis serait, pour moi, une terrasse de café d'où l'on ne partirait jamais.

(Alphonse Allais)

Comme aussi celle-ci...

J'aime à la folie une robe bien faite.

(Stendhal)

Les livres

Le souvenir des livres aimés. Le livre qu'on aimerait moins avoir écrit qu'avoir lu.

(Pascal Quignard)

La musique

Un souffle léger de musique ou de rêve, n'importe quoi pour nous faire presque sentir, n'importe quoi pour nous empêcher de penser.

(Fernando Pessoa)

1. Hoc precor, hunc illum nobis Aurora nitentem Luciferum roseis candida portet equis.

2. Hail, ye small sweet courtesies of life, for smooth do ye make the road of it!

3. If music be the food
of love, play on;
Give me excess of it,
that, surfeiting,
The appetite may
sicken, and so die.
(*Twelfth Night, or
What You Will*)

*Si la musique est l'aliment de l'amour, alors joue.
Rassasie-moi, donne m'en jusqu'à l'indigestion,
Que l'appétit faiblisse, et vienne à mourir.³*

(William Shakespeare)

Sortir

Je sors. Je vais m'ennuyer dehors, je m'ennuie trop chez moi.

(Hector Berlioz)

Marcher

Rêver et marcher, ma devise. Marche, savoir léger.

(Peter Handke)

Faire des efforts

Tout effort est à lui-même sa propre récompense.

(Walter Scott)

Choisir son fauteuil

*Je ne crois pas qu'un penseur ait jamais rien combiné
d'estimable hors d'un bon fauteuil.*

(Maurice Barrès)

Se reposer ?

*Un de nos plus grands hommes d'État a dit que le meilleur
repos était un changement de travail. Et c'est exact !*

(Sherlock Holmes)

Vidéo-conférences (nécessité d'une nouvelle fonction dans les logiciels)

*Un homme d'esprit regrettait que la nature n'eût pas garni nos
oreilles d'une espèce de paupière, qui s'abattrait et fermerait
le passage aux paroles des ennuyeux et des sots, comme on
ferme ses yeux à la lumière qui les blesse.*

(L'abbé Morellet)

Avalanche de mails

*Si l'on ne disait que des choses utiles, il se ferait un grand
silence dans le monde.*

(Bonnaventure d'Argonne)

S'amuser

La vie serait supportable sans les plaisirs.

(Lord Palmerston)

S'attrister

Il me reste pourtant la douceur d'être triste.

(Jorge Luis Borges)

Combattre contre soi-même

*Combattons contre nous-même jusqu'au dernier moment.
Chaque victoire est douce.*

(Voltaire)

Et s'autoriser aussi quelques petites folies

Nous sommes tous obligés pour rendre la réalité supportable, d'entretenir en nous quelques petites folies.

(Marcel Proust)

Se faire à manger

Tout homme s'alimente aussi d'ombre, d'amertume, de frustration, d'interminables soirées inutiles et d'oubli.

(Jorge Luis Borges)

Voyager ?

Nous partons en voyage pour visiter des choses qui valent le détour ; bien souvent, c'est seulement dans le souvenir rétrospectif, quand l'impression ne nous presse plus, que les choses que nous avons vues deviennent tout à fait proches, comme si elles révélaient alors pour la première fois leur sens, parce qu'elles ne sont plus présentes.

(Hannah Arendt)

À la fin, se sentir perdu

Vivre, c'est se sentir perdu. Voilà la stricte vérité et celui qui l'accepte a déjà commencé à se retrouver, à découvrir son authentique réalité, à aborder sur un terrain ferme.

(Jose Ortega y Gasset)

Une dernière pensée pour la journée

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! quel sacré monde vous nous avez foutu là ! Vous fûtes bien mal inspiré de vous reposer le septième jour et vous auriez diablement mieux fait de travailler encore, car il restait beaucoup à faire.

(Hector Berlioz)

Un moment encore au jardin, dans le soir

Viens faire un tour dans le jardin que la nuit déjà brouille, et dont les ténèbres et les arbres nous attirent là-bas à leur douceur confuse...

(Paul Valéry)

S'endormir enfin

*Puis vient sans bruit, enveloppé de ses ailes sombres, le Sommeil,
Et les Songes ténébreux au pied tâtonnant.⁴*

(Tibulle)

Pour une nuit brève, peut-être

Et tant de brèves nuits si doucement passées.

(Philippe Desportes)

Et rêver...

Si c'est un rêve, alors laissez-moi dormir.⁵

(William Shakespeare) ■



*L'art de la conversation,
René Magritte (1950),
Musées Royaux de Belgique*

4. Postque venit tacitus
furuis circumdatus
alis
Somnus et incerto
somnia nigra pede.

5. If it be thus to
dream, still let me
sleep!
(*Twelfth night, or
What You Will*)

Témoignage de chercheur : observer les personnes au travail en étant aveugle, sourd et immobile ?

Marie-Rachel Jacob
EMLyon Business School

Le démarrage du confinement m'a fait réaliser à quel point mon mode d'accès à la connaissance du monde social était lié à ma capacité d'observation directe. L'observation et plus particulièrement l'observation participante a constitué mon point d'entrée dans le monde académique et bien qu'étant une pratique peu performante en matière de publication dans les revues anglophones classées, j'en ai fait, au fil des années, mon identité de chercheur. Ne plus pouvoir me rendre sur mon lieu de travail, ne plus pouvoir me rendre sur le lieu de travail des autres, ne plus pouvoir me rendre chez mes proches et ne voir dans la rue que quelques personnes qui circulent sans que je puisse savoir où ils vont, ne plus pouvoir parler aux voisins... Je me suis sentie comme aveugle et sourde.

N'ayant pas d'affinité avec les réseaux sociaux et autres medias d'expression souvent unilatéral des personnes, les conversations qui s'y tiennent ne m'intéressent pas. Comment alors observer les personnes au travail dans cette situation inédite où le travail est obligé de se faire à la maison pour 8 millions de Français d'après le Chef de l'État, de ne pas se faire (chômage partiel) ou de se faire dans des conditions dignes de l'apocalypse : personnels soignants, salariés de l'industrie agro-alimentaire, livreurs en tout mode de transport ?

J'ai donc lancé quelques bouteilles à la mer le 18 mars : des lettres à mes voisins (glissées dans une pochette plastique ne sachant pas comment ne pas risquer de les contaminer au cas où...), des e-mails à des participants à une précédente enquête sur les phénomènes d'isolement et de solitude au travail... Trois personnes sont partantes pour m'envoyer régulièrement leur journal de bord de leur expérience quotidienne du travail en situation de confinement.



*Dieu n'est pas un Saint,
René Magritte (1935/1936),
Musées Royaux de Belgique*

J'écris également la mienne en me rendant bien compte de la difficulté de la tâche, que noter exactement ?

J'étais déjà engagée dans l'enseignement en ligne et je venais de démarrer un cours en ligne reposant sur la mobilisation de l'expérience de stage des étudiants inscrits. Ces étudiants étant pour la plupart d'entre eux en confinement, j'attends de voir les prochains rendus pour savoir s'ils arrivent à récolter et à analyser les données à distance.

Le travail de rédaction d'article se fait par nature en confinement, je profite donc de ce confinement généralisé pour m'astreindre à travailler sur un premier projet d'article pour un Workshop qui sera sans doute annulé. Mon tout récent rôle de mère de famille ne se plaint pas de ce déplacement évité...

La grande différence est donc la coordination que nous devons mettre en place avec mon mari pour organiser les temps de garde et de soin de notre fils qui nous permettent de garantir du temps de travail effectif. Cette coordination est à la fois temporelle (les plages de temps que nous consacrons à tour de rôle) mais également spatiale (dans quelle pièce se fait la garde du petit et dans quelle pièce se fait le travail ?). Lors des temps de travail par visio-conférence, nous devons réserver une pièce entière, et en fonction de la période de temps concerné, la garde du petit peut nécessiter à la fois la pièce de vie pour le nourrir et accéder à la terrasse et sa chambre en prévision de son temps de repos. Les dimensions de notre appartement ne permettent pas d'installer deux stations de travail permanentes, les quelques affaires (ordinateur portable, carnets de note et stylos) sont dans des sacs à dos que nous déplaçons au gré des besoins.

J'ai donc repensé aux Canuts, les ouvriers de la soie du XIX^e siècle à Lyon, qui avaient des appartements et des vies organisées autour de la production des étoffes. Dans cette période de confinement, la vie au travail doit se trouver une place dans le foyer. Est-ce là le retour à des formes de vie pré-industrielle ? ■

Questions de distanciation

Hervé Dumez

Régulièrement, et notamment à l'occasion de crises, de nouveaux mots et expressions font leur apparition. Lors de celle du Covid-19, « distanciation sociale » s'est brusquement imposée dans les médias et les échanges pour exprimer l'idée que, si l'on veut arrêter la diffusion d'un virus, il faut se maintenir à une certaine distance (un mètre minimum) de toute personne avec qui l'on interagit.

Le *Dictionnaire historique de la langue française* explique que le terme « distanciation » est apparu en français en 1959, comme une traduction de l'allemand « *Verfremdung* ». Nombre d'auteurs avaient trouvé que cette transposition était inadaptée et en avaient proposé d'autres comme distancement, étrangéisation, ou étrangéification.

C'est en 1948 que Brecht, après trente ans de carrière théâtrale, théorise la distanciation. Il affirme rompre avec une conception du théâtre remontant à Aristote et qui repose sur une perte d'identité du spectateur qui se projette dans les personnages qui évoluent sur scène pour gérer ses propres passions (*catharsis*). Contre cette *Einfühlung* (identification), Brecht prône la *Verfremdung*, sans vouloir tuer le plaisir du théâtre :

C'est pour obtenir cet effet, ce déplacement d'accent, que Brecht va utiliser la technique de la *Verfremdung* dont il précise l'effet comme suit : « Une image distanciante est une image faite de telle sorte qu'on reconnaisse l'objet mais qu'en même temps il prenne une allure étrange » (Brecht 2000 : 368). Tout est dans l'expression adverbiale « en même temps ». « Distancier » n'est pas seulement « éloigner ». Ce n'est pas seulement « mettre à distance », mais c'est jouer simultanément entre proximité et distance, les deux éléments constitutifs inséparables de toute distanciation. (Chevalier, 2008, p. 132)

Brecht allie donc les procédés classiques de théâtre – des comédiens jouent une histoire sur la scène, au milieu de décors – avec des techniques plus déstabilisantes pour le spectateur – les techniciens

changent les décors sous ses yeux, un acteur lui commente l'action entre deux scènes, un autre brandit vers lui une pancarte, comme dans *Tambours dans la nuit* où un écriteau dit : « *Glottz nicht so romantisch!* » (Ne faites pas des yeux si romantiques !).

Dans les sciences sociales, la notion de distanciation a été mise en avant par Norbert Elias comme l'élément d'une tension fondamentale qui voit le chercheur comme pris entre deux pôles, engagement et distanciation (Elias, 1993). Bourdieu a repris le mot *Verfremdung* dans l'avant-propos à l'édition allemande de *La Distinction*.

Rien n'a un caractère plus universel que le projet d'une objectivation des structures mentales que l'on lie aux particularités d'une structure sociale : parce qu'elle présuppose une rupture à la fois épistémologique et sociale, une manière de rendre étrange le monde familier et traditionnel, la critique au sens kantien du terme de la culture appelle chaque lecteur, de par l'effet de « *Verfremdung* » qu'elle provoque, à réaliser lui-même et à nouveau la rupture critique dont la critique est elle-même issue. C'est pourquoi elle constitue assurément le seul fondement rationnel d'une culture universelle. (Bourdieu 1987, p. 11 cité in Chevalier, 2008, p. 136)

La notion de (re-)construction de l'étrangeté est au cœur de la pratique sociologique de Bourdieu, et elle fait ainsi écho à l'approche brechtienne du théâtre :

Selon Bourdieu, « la familiarité avec l'univers social constitue pour le sociologue l'obstacle épistémologique par excellence, parce qu'elle produit continuellement des conceptions et des systématisations fictives en même temps que les conditions de leur crédibilité » (Bourdieu, Chamboredon & Passeron 1983 : 27). Face à cette familiarité, il s'agit « de poser, fût-ce décisivement, l'étrangeté de l'univers social » (Bourdieu, Chamboredon & Passeron 1983 : 149). « Fût-ce décisivement » précise-t-il, indiquant par là qu'il s'agit bien d'une prise de position méthodologique comme le fut, nous l'avons vu plus haut, la *Verfremdung* brechtienne. (Chevalier, 2008, p. 137)

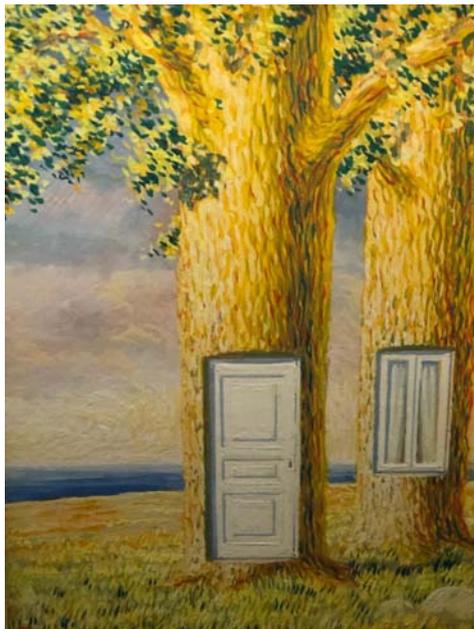


Golconde, René Magritte (1953)
Musées Royaux de Belgique

C'est cette notion de distanciation, issue de la philosophie du théâtre et de la sociologie, qui est réapparue dans nos quotidiens lors d'une épidémie, par des détours qu'il faudrait analyser : puisque la proximité est toujours là, s'imposant à nous (et fort heureusement...), il nous faut créer une certaine distance qui ne saurait pourtant l'abolir (là aussi fort heureusement), que l'on soit spectateur d'une pièce (quand les théâtres rouvriront...), sociologue ou chercheur en gestion étudiant les pratiques des acteurs, ou consommateur confiné face à une caissière de supermarché en temps de pandémie ■

Références

- Bourdieu Pierre (1987) *Die feinen Unterschiede: Kritik der gesellschaftlichen Urteilskraft*, Frankfurt am Main, Suhrkamp [trad. allemande de : *La Distinction : Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979].
- Bourdieu Pierre, Chamboredon Jean-Claude & Passeron Jean-Claude (1983, 4^e ed./1968) *Le Métier de sociologue. Préalables épistémologiques*, Paris, Mouton.
- Brecht Berthold (2000/1948) “Petit Organon pour le théâtre”, in Valentin Jean-Marie [ed] *Écrits sur le théâtre*, Paris, Gallimard.
- Chevalier Alain (2008) “Pour le regard inconfortable et productif de Galilée. Distanciation et critique de la représentation chez Brecht et chez Bourdieu”, *MethIS Méthodes et Interdisciplinarité en Sciences Sociales*, vol. 1, pp. 129-140.
- Elias Norbert (1993) *Engagement et distanciation : Contribution à la sociologie de la connaissance*, Paris, Fayard.
- Rey Alain [ed] (1994) *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert.



*Sans titre (la vie de famille),
René Magritte (1947)
Musées Royaux de Belgique*

Confinement

*Aegis veut bâtir une Décamaison,
Pour ne pas voir les murs, mais le ciel et l'Azur
C'est là, que nous ferons notre déclamation.
Radis, petits pois, oignons, steaks et fritures*

*Amis, accédons à la chose elle-même!
Cherchons le naturel de toute perception.
Y-a-t-il encore un monde au delà de nos flemmes
Une époque, brisant notre flux de raisons ?*

*Fenêtre, fer forgé, au loin le Père Lachaise
Vécu intentionnel, conscience de l'objet,
D'un monde que n'esquinte encore nulle diérèse*

*La radio, la bourse, la télé et la vidéo
Efforts obsessionnels pour jouer les sujets !
Arrache les apparences, oh ! sujet pur et beau*

Sous les gestes sans nom des vieux couples qui s'aiment ■

Michel Villette, hommage à Edmund Husserl

Petit essai d'auto-dérision en ces temps de coronavirus

Jean-Michel Saussois
Sociologue

L 28 pages, pas une de plus. A écrire sur une seule feuille ; une feuille du format d'un journal comme *Le 1*, la belle idée d'Éric Fotorino ; une feuille à imprimer recto verso sur une rotative. Une *Goss Uniliner*. La feuille sera pliée et repliée en multiple de deux : deux que multiplie deux. Trente-deux feuillets de quatre pages.

Ecrire, oui, mais pour être publié par un éditeur, un éditeur qui sait prendre des risques. *Ecrivains, débutants ou confirmés, les éditions Abracadabra recherchent de nouveaux auteurs, envoyez vos manuscrits.* Il n'est pas question d'envoyer mon manuscrit à ces officines obscures. Je sais bien que Nietzsche a publié son *Par de là le bien et le mal* à compte d'auteur mais je ne suis pas Nietzsche : « *c'est plus compliqué que ça !* » comme le dit, la bouche en cul de poule, le conférencier qui prend la parole après avoir entendu l'intervention de son collègue ; en fait, écrire est une bataille qui se joue entre écrire et lire, c'est une affaire de dialectique pour répondre comme Jean-Paul Sartre à la question Qu'est-ce que la littérature ? Voilà sa réponse « *Il n'est pas vrai qu'on écrive pour soi-même : ce serait un échec ; en projetant ses émotions sur le papier, à peine arriverait-on à leur donner un prolongement languissant. L'acte créateur n'est qu'un moment incomplet et abstrait de la production d'une œuvre ; si l'auteur existait seul, il pourrait écrire tant qu'il voudrait, jamais l'œuvre comme objet ne verrait le jour et il faudrait qu'il posât la plume ou désespérât. Mais l'opération d'écrire implique celle de lire comme son corrélatif dialectique et ces deux axes connexes nécessitent deux agents distincts [...] Il n'y a d'art que pour et par autrui...* »

Je ne veux pas poser ma plume, je ne désespère pas non plus, même confiné dans mon appartement parisien dont la surface est

mesurable au cm carré près, marché de l'immobilier oblige ; oui, écrire n'a de sens que si la rencontre entre celui qui écrit et celui qui lit provoque un « on ne sait quoi ». Provoquer un partage entre l'auteur et un inconnu par le biais de *Libellio* : voilà le défi.



Étude pour "La folie des grandeurs",
René Magritte (1967),
Musées Royaux de Belgique

J'ai toujours entendu dire (mais je ne sais plus par qui) que le premier roman serait pour l'auteur une sorte d'aveu, ou un témoignage ou alors l'occasion de sortir ses tripes. Je ne veux ni sortir ma panse, ni mon bonnet ni ma caillette. Je n'ai aucunement envie de sortir *tout ce ça*, ni de raconter une histoire toute droite sortie d'un atelier d'écriture. Le lecteur pressé sautera vite mes pages en croyant qu'il s'agit seulement du cadre d'une histoire qui va enfin se dérouler. Ce lecteur risque alors de se retrouver vite à la fin de mon roman. Tant pis pour lui : le cadre, c'était le tableau ! La voilà la clef du succès. Très loin d'un succès d'estime. Je ne laisserai pas mon livre se faire pilonner par mon éditeur, certes, assez courageux pour m'avoir publié, mais trop impatient de me détruire pour faire de la place dans un entrepôt

trop encombré. Pas question de transformer mon livre en pâte à papier pour boîtes à pizza. Mon premier roman sera un *le mieux vendu*. Ma *Goss Uniliner* peut imprimer recto verso 80 000 pages par heure ; une rotative sans arbre de commande qui se compose de quatre tours à huit encrages avec une coupe de 500 mm et une laize de 1 400 mm, quatre dérouleurs et deux nouvelles plieuses à mâchoires ■

Le sentiment de l'exil

Hervé Dumez

La plupart des sentiments, nous pouvons les comprendre et les partager. Une douleur intense peut s'imaginer par analogie, même si par bonheur nous n'en avons jamais connu de pareille, ou une joie, une nostalgie. Mais lorsqu'un exilé tente de nous faire saisir ce qu'il ressent, nous ne le pouvons pas. Nous ne le pouvons pas.

Un auteur a été traduit dans le monde entier, ses droits lui permettent de s'installer dans les endroits les plus merveilleux – un appartement donnant sur les bégonias de Park Avenue, un domaine vinicole dominant le Léman entre Lausanne et Montreux, une villa à Calella de Palafrugell. Adulé, il est invité dans les grandes villes de la planète, et fêté. Il a reçu tous les prix, et son nom est prononcé pour le Nobel. Simplement, il est interdit de séjour dans le pays qui l'a vu naître, sur une mappemonde une minuscule tache rouge. Quelle fêlure peut être la sienne ? Pourquoi change-t-il de lieu, toujours sombre dès qu'il se retrouve seul, qu'est ce léger titubement qu'il montre dans un bonheur qui semble parfait ? Soljenitsyne ou Stefan Zweig. Que pouvions-nous en ressentir ?

Ce n'est pas une inquiétude, celle que l'on peut avoir pour une fille, enfant encore hier que l'on découvre femme investie de responsabilités pesantes, et pour une autre, parce qu'elles sont toutes deux, pour des raisons différentes, exposées à un danger. Ou pour un père, isolé, dont on attend chaque jour des nouvelles. Mais autre chose.

Se faire brusquement réveiller la nuit par un lieu. Près de Saint-Paul, les arcades de la place des Vosges, et l'on voudrait aussi pousser la porte, à quelques pas de là, de la librairie de la rue de Jouy, dont on ne retrouve plus le nom, pour feuilleter, dans un silence partagé et la lumière du matin, quelques livres juste parus posés sur les tables, ou se diriger vers une étagère afin d'y retrouver un auteur,

et réaliser dans un demi-sommeil qu'on n'y est plus autorisé, qu'on ne le pourra pas. Ou vouloir soudain, dans la solitude imposée, attraper un petit garçon qui cherche à vous échapper, pour le faire éclater de rire et le serrer contre soi, se débattant, ne demandant qu'à recommencer le jeu, et ressentir ce vide, cette absence qui nous est imposée. C'est le sentiment que je n'appartiens pas tout à fait au lieu auquel je semble appartenir, parce que j'en porte un autre en moi, qui m'est cher, et où l'on m'interdit d'aller, que je suis, même un peu, étranger à l'endroit qui m'est familier (*peregrinus*, dit le latin, c'est-à-dire résident dans la Ville mais pas tout à fait romain, emprunté dans ce que je suis ou ce que je fais, étranger à moi-même). Pour exprimer cela, le français avait un vieux verbe dont on se demande pourquoi il s'est perdu, *poindre*, qui parlait d'une douleur vive et persistant dans la chair. Derrière lui, il n'a laissé trace que d'un adjectif, poignant.

Surgit alors de la nuit du temps, un texte dont l'étrangeté vous avait échappé. Un jeune couple se voit donner tout ce qui peut combler ses désirs, ne connaît de la vie que sa douceur, ignore ce que pourrait signifier le mot fin, la lassitude ou même un frisson. Au milieu de ce monde enchanté, une voix pourtant leur désigne un arbre, un seul, dressant comme tous les autres ses branches sur un ciel toujours pur, chargé de fruits, et ne formule que ces mots : tous les autres vous sont donnés, mais ceux-là, vous n'avez pas le droit d'y goûter. L'étrangeté est que l'exil ne semble survenir qu'après, une fois qu'ils ont commis la transgression, lorsqu'ils sont forcés de quitter le jardin, chassés. Pourtant, ce sentiment douloureux n'était-il pas déjà là, au milieu de l'Éden, de par la

seule interdiction entendue ? Kierkegaard a d'ailleurs fait entrer l'angoisse dans le paradis, à la suite de cette voix, sous la forme de « l'angoissante possibilité de *pouvoir*. » (Kierkegaard, 1973, p. 146). Cela signifierait-il qu'il n'y eut de paradis qu'un très court moment, celui où tout fut donné à Adam et Ève, juste avant qu'on ne leur prohibe de manger les fruits d'un seul des arbres du jardin ? Peut-être même pas, parce qu'avant cette interdiction, Kierkegaard pose la question de savoir si le couple était déjà humain, ou ne vivait que dans l'innocence de l'animal. Nous ne serions alors nous-mêmes que dans cette fêlure que nous portons, celle d'un exil qui nous sépare d'un lieu qui nous est interdit. Tout commencerait ainsi : « *L'Éternel dit à Abram : "Va-t-en de ton pays, de ta patrie et de la maison de ton*



*Adam et Ève (détail),
Lucas Cranach l'ancien,
Musées Royaux de Belgique*

père". » L'histoire ne dit pas si Abraham ressentit le sentiment de cet exil durant toute sa très longue vie.

Que reste-t-il alors d'autre que d'aligner de pauvres mots, ceux d'un poète ballotté par les vagues qui quittait son pays sur décret impérial, sans qu'on n'ait jamais su de quoi il pouvait être véritablement coupable.

Va, mon livre, et de mes paroles, salue les lieux que j'ai aimés :
Je les toucherai de cette manière, la seule qui me soit encore permise¹ ■

Références

- Kierkegaard Søren (1973) *Œuvres complètes. Tome VII*, Paris, Éditions de l'Orante.
Ovide (1988) *Tristes*, Paris, Les Belles Lettres.

1. *Vade, liber, verbisque meis loca grata saluta : contingam certe quo licet illa pede. Contingere est très concret : c'est toucher quelque chose de la main, du doigt. C'est précisément ce contact physique, celui des sons, des parfums, du toucher, une lumière particulière, une étreinte, qui est pour l'instant impossible.*



Partition de chant illustrée
par René Magritte (1925)
Musées Royaux de Belgique

Le bruit des voitures, celui des rues, a diminué. On dit qu'on entend les oiseaux, de nouveau, à Paris. Reste le bruit anxiogène des informations.

Et fort heureusement le silence, celui que Pascal Quignard évoque ainsi :
« *Le livre est un petit morceau de silence*

dans les mains du lecteur. Celui qui écrit se tait. Celui qui lit ne rompt pas le silence. Par le silence du livre le monde est plongé dans un silence plus silencieux que le silence du monde. »

Pourtant aussi le bonheur de la musique, et sa redécouverte peut-être. Scarlatti est le musicien du confinement. Il vous suffit de vous poser cinq minutes pour écouter une de ses sonates (elles durent rarement plus que cela, souvent moins). Il en écrivit

2. Scarlatti a connu les premiers essais de l'ancêtre du piano-forte. Une même sonate, jouée sur l'un et l'autre instrument, est une œuvre différente
<https://www.youtube.com/watch?v=SZNF7BWMUCg> ;
<https://www.youtube.com/watch?v=H5W9CrQP5cc>
<https://www.youtube.com/watch?v=RA3qh2erErk>

cinq cent cinquante-cinq, mais, composées originellement pour le clavecin, elles sont aussi jouées par des pianistes : si vous les écoutez dans les deux versions², vous aurez donc plus de mille expériences possibles. En réalité, si vous vous amusez à comparer les interprétations (pour le piano, les immenses Horowitz et Michelangeli, mais aussi Ivo Pogorelič, interprète peut-être moins connu mais merveilleux, Alexandre Taraud, et tant d'autres ; pour le clavecin, l'incroyable jeune école avec Jean Rondeau, Magdalena Baczewska, Justin Taylor, mais aussi la redécouverte de Blandine Verlet et, le monument, Scott Ross), ce sont des milliers et des milliers de combinaisons possibles, et deux mois de confinement n'y suffiront pas : vous croiserez les doigts pour que le gouvernement nous tienne encore enfermés jusqu'à l'été...

Et puis évidemment aussi, de temps en temps quand même, un petit single des Stones ou des Beatles... ■

Référence

Quignard Pascal (1990) *Petits traités. Tome I*, Paris, Maeght Éditeur.

À écouter

<https://www.youtube.com/watch?v=4yBQIZ06G40>

<https://www.youtube.com/watch?v=ud0a8O1o9NY>

<https://www.youtube.com/watch?v=4yBQIZ06G40>

<https://www.youtube.com/watch?v=1yyBP3t7g90>

<https://www.youtube.com/watch?v=RPUNdOcghZo>

Penny Lane

Hervé Dumez

Les enfants passent au milieu des choses étranges de la rue, les oreilles et les yeux grand ouverts, sans chercher à s'expliquer toutes ces bizarreries familières. Bien plus tard peut-être, en un éclair, ils comprendront.

Il y a là un coiffeur qui épingle dans sa vitrine la photo de toutes les têtes qui sont passées entre ses mains ; un pompier qui astique son camion devant la caserne et le banquier qui, par coquetterie, court sous la pluie sans imperméable, ignorant les chenapans qui se moquent de lui dans son dos.



Dans les encoignures de portes, après l'école, les petits garçons se racontent à mi-voix des histoires qui les secouent de rires étouffés et qu'ils ne comprennent pas tout à fait. Ils se passent des mots, des expressions, dont la signification leur échappe – *Finger pies*.



« L'ouïe, ce sens délicieux, nous apporte la compagnie de la rue, dont elle nous retrace toutes les lignes, dessine toutes les formes qui y passent, nous en montrant la couleur. »
Un homme, pareissant dans son lit à la recherche de son enfance perdue, s'éveille au son des rideaux de fer qui se lèvent et des chants qui les accompagnent :
« Ah le bigorneau, deux sous le bigorneau » ; « À la tendresse, à la verdure, Artichauts tendres et beaux, Artichauts » ; « Tond les chiens, coupe les chats, les queues et les oreilles »...

Very strange !



*Invitation pour "La Veuve Joyeuse"
d'Eric von Stroheim,
René Magritte (1955),
Musées Royaux de Belgique*

Le soir de la septième prise, alors que tout était en place, Paul alluma machinalement la télé en rentrant chez lui, et s'affala sur le canapé. Distraitement, il porta un œil et une oreille sur la retransmission d'un concert par la BBC et fut bientôt captivé par un solo : Bach, deuxième concerto brandebourgeois. Il en fut si frappé qu'il demanda à George Martin de faire venir le trompettiste à Abbey Road. Il expliqua à celui-ci ce qu'il souhaitait, et le lui chanta : « des notes très gaies, très hautes et très éprouvantes », déclara par la suite David Mason, le soliste. Trois heures furent nécessaires pour les mettre au point, mais deux prises suffirent ensuite. On les ajouta sur la bande déjà enregistrée.

*

**

Les pèlerins qui se rendent à Penny Lane, qu'espèrent-ils y voir ? La jolie nurse apparaît derrière l'abri du rond-point, au coin de Smithdown Road ? Il n'y a là qu'un bistrot abandonné, dans une rue de banlieue d'une banale tristesse. C'est en chacun que demeure un lieu, à nul autre semblable parce qu'il tient à un regard et une oreille que nous avons perdus, unique, et en même temps pareil à tous les autres par son étrangeté même : comme un air de trompette très haut, joyeux et à demi étouffé, surgissant d'un passé jusque-là oublié, dont on ne sait plus trop s'il fût jamais.

*

**

Paul avoua un jour que Monsieur Bioletti, le coiffeur qui leur coupait les cheveux à John, George et lui, accrochait seulement dans sa vitrine des photos présentant diverses coupes, comme le font tous les coiffeurs du monde. Petit garçon, il y avait vu autre chose.

*

**

Je ne suis jamais allé à Liverpool, and I don't care¹ ■

Références

Herstgaard Mark (1995) *L'art des Beatles*, Paris, Stock.

Turner Steve (1995) *L'intégrale Beatles*, Paris, Éditions Hors Collection.

À écouter

<https://www.youtube.com/watch?v=S-rB0pHI9fU>

1. Longtemps après que ce texte fut écrit, un jeune fan du groupe demanda comme cadeau pour son treizième anniversaire un voyage à Liverpool. Père et fils firent le chemin dans un taxi aux couleurs de l'Union Jack et vérifièrent ce qu'il n'était pas trop difficile de deviner : on peut bien circuler dans Penny Lane, il n'y a rien à y voir.

Les pleurs de Willesden

Hervé Dumez

Le son obstiné et monotone de la pluie résonne dans le soir incertain qui achève ce jour. Sous un préau, des enfants rient, chantent et jouent comme j'ai pu le faire à leur âge. Leur insouciance m'ignore et me laisse esseulé. Te manqué-je autant que tu me manques ?

Le groupe s'était spécialisé dans les reprises de tubes rock alors que les Beatles connaissaient déjà le triomphe. L'entrevue avec leur manager dans son appartement de Willesden fut houleuse. Il en avisa deux, Mick Jagger et Keith Richards, qu'il estimait les plus doués et, énervé, les enferma dans la cuisine en leur expliquant qu'ils n'en sortiraient qu'à la condition d'avoir fait une chanson. En cette fin de journée, les gouttes tapotaient sur la vitre et en bas des enfants s'amusaient dans la cour d'une école voisine. C'est leur manager qui lui donna son titre : *As tears go by*, probablement en écho à la chanson de Casablanca, celle de la trahison supposée de la femme aimée qui détruit Rick, *As time goes by*. Mais les deux rebelles lui rétorquèrent, atterrés, que s'ils chantaient sur scène une pareille bluette leur public les lyncherait. Elle fut donc finalement donnée à une toute jeune fille de la même écurie, Marianne Faithfull, et fit son premier succès.

Enfermez deux jeunes *rockers* révoltés dans une cuisine par un après-midi de grisaille et ils vous écriront une élégie à la tristesse si douce qu'ils en demeureront presque honteux devant son charme rêveur. Et leur sympathie pour le démon affichée à grand bruit ne suffira pas à la faire oublier ■

À écouter

<https://www.youtube.com/watch?v=TZF-6vffnEc>



*Danse de noce en pleine air (détail),
Pieter Bruegel II (1623)
Musées Royaux de Belgique*

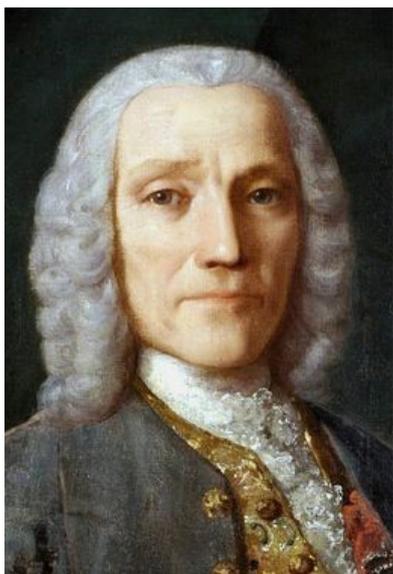
Domenico Scarlatti, ou l'amour du jeu

Hervé Dumez

L'homme était joueur, invétéré. Malgré l'interdiction du roi d'Espagne qui avait banni les tripots des rues madrilènes¹, il en avait installé un, clandestin, dans le sous-sol de son hôtel particulier. Parfois, il gagnait, le plus souvent il finissait ses nuits toutes chandelles fondues et sans un écu sur sa table.

La scène alors se reproduisait. La reine le voyait s'humilier devant elle, honteux, quémandant quelques pièces pour faire vivre sa famille. Elle était âgée de huit ans quand on lui avait présenté son nouveau professeur de clavecin. Maria Barbara était alors infante de Portugal, magnifiquement douée pour la musique. Il lui composait des exercices de plus en plus difficiles qu'elle parvenait chaque fois à jouer avec brio. Si, à vingt ans, il était arrivé à Venise muni d'une lettre de recommandation flatteuse – « *Mon fils est un aigle dont les ailes ont poussé* », écrivait son père, le célèbre Alessandro Scarlatti, « *Il ne faut pas qu'il reste au nid à ne rien faire et, moi, je ne dois pas l'empêcher de voler* » –, à trente-quatre ans, Domenico restait toujours écrasé par la personnalité de son géniteur de génie, musicien connu dans l'Europe entière pour ses opéras, dur et parfois même caractériel avec ses dix rejetons dont Domenico était le discret numéro six. Lui est surtout un virtuose qui, dans les salons des palais du grand canal, rivalise à égalité et peut-être même plus avec Haendel, son cher Saxon – *il caro sassone*. Il a bien par la suite composé quelques pièces religieuses, mais elles n'ont pas franchi les frontières et seront perdues dans l'incendie qui ravagea Lisbonne lors du tremblement de terre de 1755. Lorsqu'elle épousa l'héritier du trône d'Espagne, Maria Barbara l'emmena à Séville tout d'abord, puis à Madrid. Peut-être sa musique fut-elle marquée par les motifs des mosaïques arabo-andalouses qui constellaient les pièces de l'Alcázar de la merveilleuse Séville. Madrid fut triste en comparaison. Le roi, petit-fils de Louis XIV,

1. Alors qu'il est ici question de Scarlatti, et bien que ce soit là une impardonnable digression, il est difficile en ces temps de confinement, alors qu'elles nous sont interdites, de simplement évoquer les rues de Madrid sans que surgisse la musique d'un autre italien qui les chanta en exil – <https://www.youtube.com/watch?v=8dmWAve3Pvk>



Portrait de Domenico Scarlatti,
Domingo Antonio Velasco (1738)

2. Il existe plusieurs catalogues des sonates de Scarlatti. Le plus utilisé est celui de Ralph Kirkpatrick. Chaque sonate est alors indiquée K., suivi de son numéro dans ce catalogue.

était hypocondriaque et son héritier dépressif. La cour appréciait pourtant la musique que Maria Barbara pratiquait avec toujours autant de talent.

Elle se lassait pourtant des demandes de son claveciniste aimé. Il se peut qu'elle eût alors cette idée : elle lui dit ne consentir désormais à effacer ses dettes de jeux qu'en échange de la composition de sonates dont il lui remettrait chaque fois les pages. Comme il perdit beaucoup, le total s'en élève à cinq cent cinquante-cinq. Tout lui sera matière à écrire, dans tous les registres. Un jour son chat saute sur le clavier, et marche galamment sur les touches d'ébène. Ce sera la K. 30². Beaucoup sont vives. Sur la gravure qui ouvre le volume de ses exercices, le clavecin ouvert porte la devise « *Curare levamen* », trouver un soulagement : il fallait égayer cette sombre cour. Certaines sont rêveuses, comme la

K. 87 ou la K. 208. D'autres charmantes, avec une nuance de mélancolie comme la K. 206. La K. 466, comme la 481, sont des consolations dans la tristesse et la K. 438 l'expression d'un bonheur simple et pur.

La K. 380 est peut-être la plus étrange, une interrogation et, tour à tour et à la fois, une rêverie, une marche militaire, une danse un peu triste, un carillon, pour se terminer sur une note esseulée ■

Référence

Mirabel Martin (2019) *Domenico Scarlatti*, Arles, Actes Sud.

À écouter

- K. 27

<https://www.youtube.com/watch?v=uMSACwJJ0RY>

<https://www.youtube.com/watch?v=HmpWUVIDseA>

- (et pourquoi pas :

<https://www.youtube.com/watch?v=9KpkGD6ubGY>)

- K. 30 (Le chat sur le clavier)

<https://www.youtube.com/watch?v=N1-xjCCBQjI>

<https://www.youtube.com/watch?v=bFV4YInobyg>

- K. 87

https://www.youtube.com/watch?v=6hHcvb8b_mA

<https://www.youtube.com/watch?v=Bd0TRy41Fyg>

- K. 206

<https://www.youtube.com/watch?v=tgJhxRyv6ZU>

<https://www.youtube.com/watch?v=tx-Z1Q1HJwU>

- K. 208

<https://www.youtube.com/watch?v=JXi79RGTXiA>

- K. 380

<https://www.youtube.com/watch?v=oMpxkPGanv0>

<https://www.youtube.com/watch?v=FUZXt7VOncY>

- K. 438

<https://www.youtube.com/watch?v=TidavfeFWFM>

<https://www.youtube.com/watch?v=QgVHFmnlAdw>

- K. 466

<https://www.youtube.com/watch?v=3S9EFFmfztE>

<https://www.youtube.com/watch?v=3JKqsx9Q1N4>

- K. 481

<https://www.youtube.com/watch?v=WzS2vjeLI28>

<https://www.youtube.com/watch?v=cup9ypmLVPo>